Quelques Mots Sur La Naturalisation Et L'Acclimatation

M. Germain De Saint-Pierre

To cite this article: M. Germain De Saint-Pierre (1865) Quelques Mots Sur La Naturalisation Et L'Acclimatation, Bulletin de la Société Botanique de France, 12:10, XII-XV, DOI: [10.1080/00378941.1865.10829739](https://doi.org/10.1080/00378941.1865.10829739)

To link to this article: <http://dx.doi.org/10.1080/00378941.1865.10829739>

Published online: 08 Jul 2014.

Submit your article to this journal [↗](#)

Article views: 9

View related articles [↗](#)

les Capucines (*Tropæolum majus* et *Lobbianum*) dont MM. Huber ont obtenu, dans leurs belles cultures d'Hyères, de délicieuses variétés.

Mais de toutes les plantes grimpantes, les plus remarquables peut-être, celles qui réussissent le mieux dans le midi, appartiennent à la famille des Cucurbitacées; la plupart sont annuelles, il est vrai, mais la rapidité de leur croissance, l'exubérance de leur végétation compensent bien leur peu de durée (de juin à novembre). C'est à mon illustre ami M. Naudin que nous sommes redevables de l'introduction et de la naturalisation des plus belles espèces de cette famille riche en merveilles végétales; citons parmi les plus remarquables (et celles qui ont le mieux réussi dans mes cultures de Saint-Pierre) : *Trichosanthes colubrina*, dont le fruit a l'aspect d'une longue couleuvre, et dont les fleurs blanches et odorantes ont les pétales longuement ciliés; *Coccinia indica*, dont le feuillage a l'aspect de celui d'un Lierre, et dont les fleurs tubuleuses blanches et les fruits ovoïdes écarlates décorent admirablement les tonnelles; *Lagenaria sphaerica*, dont les fleurs larges, à odeur de framboise, et les beaux fruits verts maculés de blanc, couvrent, en quelques mois, les plus hautes palissades, et couronnent de leur beau feuillage les plus grands arbres.

J'ai réservé, pour le bouquet final, l'Oranger, naguère encore l'orgueil de nos jardins : une maladie fatale, qui s'attaque aux racines et le fait rapidement périr, a malheureusement réduit de beaucoup l'importance de sa culture; du reste, l'Oranger, bien qu'assez rustique, redoute les sécheresses trop prolongées, et, s'il est introduit dans les jardins des collines, il n'y prospère qu'à la condition d'en occuper les points les plus facilement arrosables.

QUELQUES MOTS SUR LA NATURALISATION ET L'ACCLIMATATION,

par **M. GERMAIN DE SAINT-PIERRE.**

J'ajouterai, comme complément à la communication précédente, quelques considérations sur la résistance de nos plantes intertropicales aux froids accidentels de quelques-uns de nos hivers, et des observations relatives à la naturalisation et à l'acclimatation.

M. Alphonse Karr a publié, il y a quelques mois, une liste des plantes considérées à Paris comme étant la plupart de serre chaude, et qui ont résisté à Nice aux quelques journées froides des deux hivers derniers. D'autres listes également intéressantes recueillies à Hyères, ont été publiées dans le *Bulletin de la Société d'horticulture d'Hyères*; qu'il me soit permis d'ajouter à ces documents quelques observations.

Disons un mot, d'abord, de ce qu'on doit entendre par *acclimatation* et *naturalisation*; ces deux mots ne sont pas absolument synonymes. On *naturalise* une plante lorsqu'on la transporte d'une contrée dans une autre contrée éloignée, mais dont le climat est analogue; à cela il n'y a d'autre difficulté que le transport; c'est ainsi que la Pomme-de-terre et le Topinambour ont été

naturalisés. L'*acclimatation* présente plus de difficultés ; elle consiste à faire réussir les plantes d'un climat chaud dans un pays dont la moyenne de la température est inférieure à celle de la patrie de ces plantes. On a nié que l'*acclimatation* soit possible ; on est dans le vrai si l'on entend dire qu'un individu végétal enlevé de son pays natal périt aux premières atteintes d'un froid auquel sa constitution ne peut s'accommoder. Mais il ne s'agit pas seulement d'individus, il s'agit de races, et l'on ne saurait mettre en doute aujourd'hui que les semis ne donnent lieu à des variétés nouvelles, dont les différences avec l'espèce-type peuvent porter non-seulement sur la couleur, sur l'ampleur, sur la forme (dans certaines limites), mais aussi sur la *consistance* ; or, la *solution de la question est dans ce dernier mot*. Si les semis peuvent accidentellement fournir des individus de consistance plus résistante, de complexion plus robuste, ces variétés pourront, par des semis répétés, produire des variétés nouvelles dans lesquelles ces qualités précieuses seront encore exagérées ; l'espèce pourra dès lors être considérée comme acclimatée, par l'intermédiaire de ces nouvelles variétés plus résistantes aux variations et à l'abaissement de la température que le type primitif. Mais l'*acclimatation* a des limites que l'expérience seule peut, pour chaque espèce, conduire à déterminer.

Hâtons-nous aussi d'ajouter qu'il n'y a rien d'absolu dans les températures indiquées par les instruments les plus précis, et que le thermomètre ne nous donne, au point de vue qui nous occupe, que des renseignements approximatifs et insuffisants. En effet, à abaissement égal de la température de l'air constaté par le thermomètre, une plante sera ou ne sera pas atteinte par la gelée, selon que le froid sera survenu par un temps sec ou par un temps humide : la plante non mouillée ne souffrira pas d'un froid intense, tandis que la plante mouillée périra par un froid bien moindre.

Une seconde condition non moins importante consiste dans l'état du ciel, pur ou nuageux ; personne n'ignore que les nuages servent d'écran contre le rayonnement vers l'espace, et qu'à ce point de vue ils sont, pour les plantes, de véritables couvertures : nos toiles et nos paillassons protecteurs font en petit ce que les nuages font en grand.

Une troisième condition atmosphérique qui modifie puissamment aussi l'action plus ou moins grave de l'abaissement de la température sur les plantes, consiste dans l'état du ciel pendant le dégel ; si le dégel s'opère lentement, par un temps couvert et pluvieux, la plante souffrira beaucoup moins que si le dégel s'opère brusquement sous l'influence d'un brillant soleil. Aussi les plantes placées au nord, qui ne reçoivent que peu ou point les rayons du soleil, sont-elles souvent beaucoup moins atteintes par la gelée que celles qui sont exposées en plein midi.

Une quatrième condition consiste dans la période de végétation plus ou moins active dans laquelle se trouve la plante lorsque survient la gelée ; si la plante est dans une période de développement et de floraison, si elle est en

sève, elle sera beaucoup plus profondément atteinte que si le froid la trouve dans une période de repos.

Faisons observer maintenant que toutes les parties d'une même plante sont loin de se trouver dans les mêmes conditions. Dans un arbre ou un arbuste, les parties anciennes de la tige, plus solides et recouvertes d'une écorce plus épaisse et plus dure qui les préserve, peuvent n'avoir pas à souffrir alors que les sommités des rameaux, qui représentent des plantes herbacées, peuvent être frappées de mort ; dans ce cas, l'arbre ou l'arbuste, s'il est taillé ou recépé après l'accident, continue à végéter et produit des branches nouvelles. C'est ainsi que les articulations supérieures des *Opuntia* sont quelquefois frappées par la gelée, lorsque la partie ancienne de la plante n'a pas été endommagée.

Une cinquième condition consiste dans la santé plus ou moins bien établie de la plante, lorsque le froid vient la saisir : si, par exemple, la plante a été récemment transplantée et n'a pas complètement *repris*, c'est-à-dire n'a pas encore fourni de nouvelles racines, elle pourra être frappée mortellement, tandis que des plantes semblables, mais dès longtemps enracinées et vigoureuses, n'auront pas à souffrir ; j'ai eu souvent occasion d'observer ce fait intéressant. Il y a donc, chez une plante vivante, une force de résistance à l'influence des agents extérieurs qui ne se rencontre pas chez une plante dont la santé est ébranlée ou la végétation languissante.

Au point de vue de l'acclimatation, les *plantes annuelles*, on le comprend aisément, sont pour ainsi dire *hors de cause*, puisqu'elles ont le temps de parcourir toutes les phases de leur existence avant que le retour de la saison froide vienne y mettre brusquement un terme, et je ferai remarquer à cette occasion que beaucoup de plantes vivaces dans le midi de la France, mais qui parviennent à la floraison et à la fructification dans le courant d'une seule année, peuvent être introduites dans le nord, où elles jouent le rôle de plantes annuelles ; je citerai les exemples suivants qui sont bien connus : le Ricin, le Réséda, les Belles-de-nuit, le Pétunia, la Capucine, et il serait facile d'en citer bien d'autres.

Je ne pousserai pas plus loin l'exposé de ces observations sur les conditions dans lesquelles peuvent réussir les tentatives d'acclimatation, et sur les accidents atmosphériques contre l'action desquels on doit se mettre en garde ; c'est à l'horticulteur à multiplier des tentatives au succès desquelles on ne saurait d'avance assigner de limites.

Disons en terminant qu'on ne doit pas se lasser de tenter d'obtenir, par de nombreux semis, des variétés robustes ou précoces plus résistantes au froid que l'espèce-type ; que les plantes annuelles se défendent par leur courte durée, les plantes herbacées vivaces par la terre qui recouvre leurs rhizomes, les arbres et les arbustes par l'épaisseur et la dureté de leur écorce, et par la solidité de leurs tiges ; et que pour les plantes frileuses cultivées en pleine terre, il

est prudent d'organiser de nombreux abris ; mais, je le répète, on peut, sous le beau ciel de la Provence, se priver sans trop de regrets des plus délicates, lorsque tant d'autres, non moins intéressantes, résistent si complètement, soit à la sécheresse de nos étés, soit aux rares journées froides de nos hivers.

M. Ardoino, vice-président, fait à la Société la communication suivante :

DE LA BOTANIQUE A NICE, par **M. Honoré ARDOINO.**

Soyez les bienvenus, vous les dignes représentants en France de la science des fleurs, soyez les bienvenus pendant le mois des fleurs, dans la ville des fleurs par excellence. Nos riantes campagnes, successivement visitées depuis un siècle par presque tous les grands naturalistes d'Europe, n'ont jamais été l'objet jusqu'à ce jour, d'une réunion comme celle-ci, où l'élite des botanistes français, répondant à un appel général, viennent mettre en commun leurs observations et leurs recherches. Cette date sera solennelle dans l'histoire de la botanique à Nice, et je crois remplir un devoir en venant rappeler en quelques mots devant vous les travaux de vos prédécesseurs, au moment où vous allez parcourir la voie qu'ils ont ouverte.

Le grand nom d'Allioni se présente le premier. Fort jeune encore, ce père de la botanique piémontaise s'était lié d'amitié avec J.-B. Giudice, Niçois, auquel il avait inspiré l'amour des plantes, et lorsque celui-ci quitta Turin, rappelé dans sa patrie pour y remplir les fonctions de secrétaire de l'évêque de Nice, Allioni lui recommanda de récolter avec soin les richesses végétales de ce pays privilégié, et de lui faire régulièrement les envois de ses découvertes. Ceci se passait en 1750, et pendant trois ans, Giudice, fidèle à sa promesse, envoya à son ami toutes les plantes intéressantes du comté de Nice, parmi lesquelles se trouvait bon nombre d'espèces tout à fait nouvelles pour la science et inconnues à Linné lui-même qui travaillait en ce moment à son *Species plantarum*. Giudice mourut à la fleur de l'âge en 1753, et sur ses matériaux précieux, Allioni publia d'abord son *Stirpium præcipuarum littoris et agri niavensis enumeratio methodica* (1757), et plus tard son grand ouvrage, le *Flora pedemontana* (1785), bientôt suivi d'un supplément sous le nom d'*Auctarium* (1789).

Allioni n'avait jamais herborisé dans le comté de Nice ; mais les botanistes piémontais qui furent ses aides et ses continuateurs ne manquèrent pas de venir faire dans ce pays de fréquentes et fructueuses recherches. Louis Bellardi consigna ses découvertes dans son *Appendix ad Floram pedemontanam* (1791), et dans son *Stirpes novæ vel minus cognitæ Pedemontii* (1802) ; Ignace Molineri envoya à Allioni et plus tard à Bertoloni de véritables raretés dont la plupart ne se trouvent même plus dans nos environs ; enfin